

Les archives secrètes du cinéaste

MON BERGMAN

Il était son ami, son comédien fétiche aussi. Dans la préface au sublime album qui paraît chez Taschen, Erland Josephson raconte l'un des plus grands metteurs en scène du xx^e siècle. Extraits

par Erland Josephson

Le petit garçon s'appelait Ingmar. Le jeune homme prometteur s'appelait Ingmar Bergman. Plus tard il devint Bergman tout court. Le nom de Bergman, c'est Bergman.

Et personne n'est Bergman autant que Bergman. Bergman veut se cacher. Bergman veut être remarqué. Bergman donne des interviews tout en prétendant qu'il a cessé de donner des interviews depuis longtemps. De temps à autre il incarne sa propre renommée ; il y a, après tout, pas mal d'avantages à cela. Mais Bergman se moque de son immortalité potentielle ; les cimetières sont remplis de gens indispensables. L'éternité se mord la queue. Le temps passe et Bergman ne s'ennuie jamais. Son génie et sa fantaisie font tourner le monde.

Qui a dit que la vie est grise et monotone ? Quelle absurdité ! Avec un rugissement

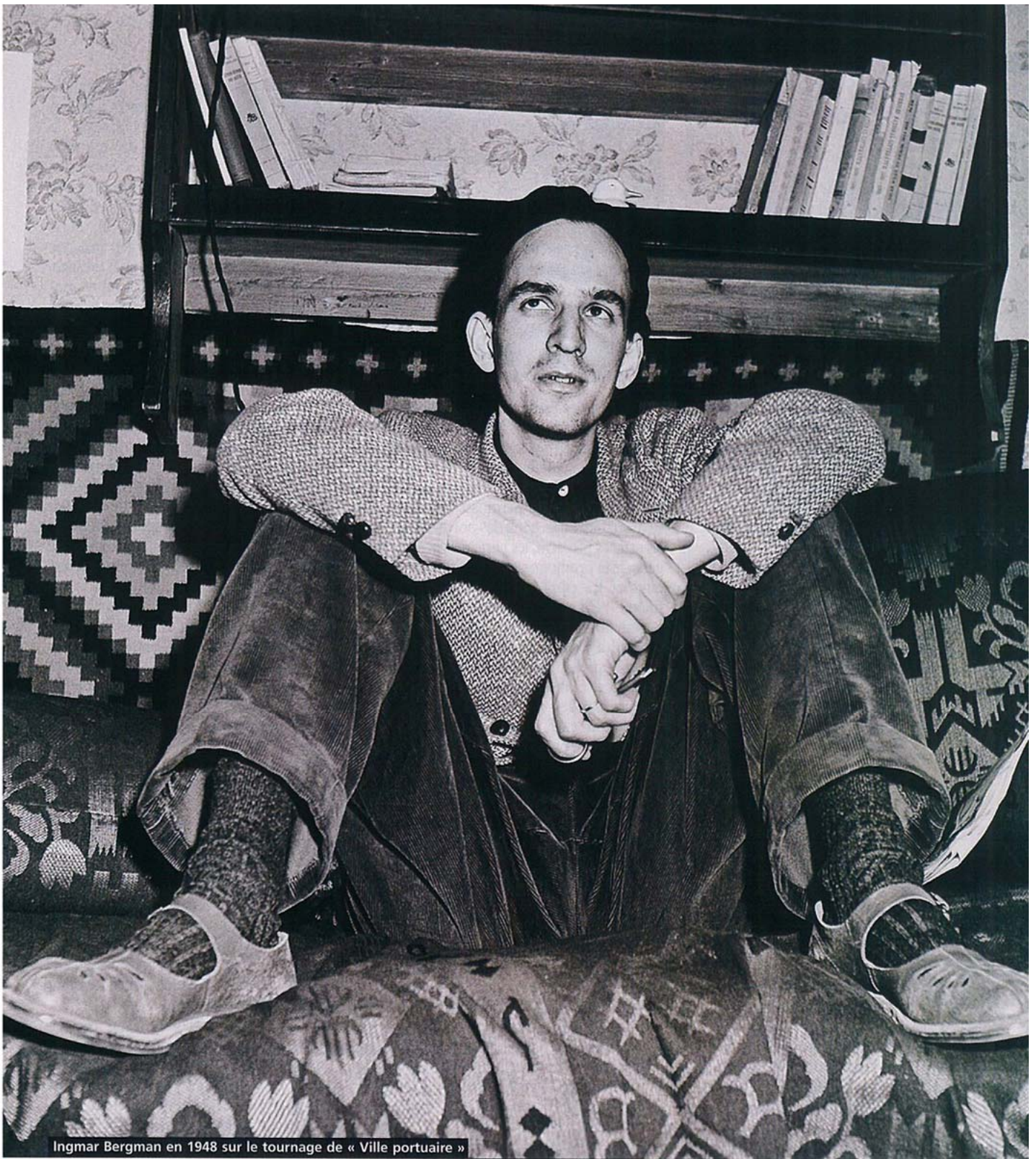
Bergman aux enchères

Un an après sa mort, les héritiers du cinéaste ont décidé de vendre aux enchères sa maison de l'île Fårö, lieu mythique où il conçut tous ses chefs-d'œuvre. La vieille grange transformée en salle de projection et la maison seront-elles rachetées par l'Etat ? La polémique fait rage entre partisans de la préemption, qui veulent faire une Villa Médicis, et détracteurs du cinéaste, connu pour son caractère irascible et apprécié davantage à l'étranger qu'en Suède. Résultat, un acheteur privé pourrait être le seul à pouvoir goûter aux fraises sauvages dans le jardin de Bergman... ■ D. J.

jovial, Bergman lui ajoute de la couleur. Le gris embrasse d'innombrables nuances de gris. Dans « les Communiantes », des personnages gris se meuvent à travers un paysage gris. Tout est distance. Tout est lointain. C'est la Suède tout entière : un pays froid, chichement peuplé d'âmes solitaires. Bergman ne combat pas le gris. Il le domine.

[...] Il passe son temps à se faire examiner. Il a des maux d'estomac ; son intestin lui joue des tours. C'est l'hypocondriaque type, qui publie des bulletins sur l'état de son corps et de ses fonctions. Bergman souffre. Il est accablé par la puissance du mythe. La douleur est affaire de l'âme. Dans ce métier, l'obscurité et la solitude sont des atouts. Il a besoin de prendre un air désespéré. De préférence devant un public.

[...] Il se met en scène comme un directeur démoniaque et exigeant, avec des « colères pédagogiques » minutieusement préparées. Bergman éveille la curiosité.



Ingmar Bergman en 1948 sur le tournage de « Ville portuaire »

Sjöberg, Mårten
Beaucoup de gens veulent le voir travailler. Cela lui est égal. Il se donne en spectacle. C'est une question d'imagination, de talent, d'oreille. Il rayonne. Avec lui, les surprises sont constantes. Autour de lui surviennent des moments de concentration absolue, de contact exceptionnel avec les possibilités de l'art théâtral. Une femme se jette sur lui à la sortie du théâtre. Elle lui dit

gravement : « *Moi aussi je suis une névrosée.* »
[...] « *Et maintenant, bon sang, dans une profonde ambiance de camaraderie, nous allons dépeindre la solitude de l'espèce humaine. On répète !* » Bergman s'empare des comédiens, littéralement et métaphoriquement. Oui, littéralement. Il pose la main sur le bras de l'acteur ou de l'actrice et le ou la guide à travers des scènes incroyablement imaginatives ;

c'est caractéristique et c'est formateur. La main sur votre bras paraît douce et amicale, mais la pression semble indiquer une forme mystérieuse d'agression, une sorte de pirouette émotionnelle – contagieuse, alarmante, amusée et chargée de demandes aventureuses. Autrefois les metteurs en scène touchaient rarement les comédiens. L'empoignade de Bergman est noya-



Erland Josephson et Bergman dans une scène de « Fanny et Alexandre »

1982 AB Svensk Filminstitut, Svenska Filminstitutet

trice. C'est une expression de sympathie, ou bien elle appartient à son stock de gestes spontanés largement prémédités, destinés à réveiller les collaborateurs nonchalants.

« Le moment est venu de piquer une colère pédagogique », pense Bergman. Alors l'orage se déchaîne. Bing, bang, les portes claquent, les artistes pleurent, les lumières vacillent, les gens de la promotion sont terrifiés, les assistants et les employés pleins de zèle s'enfuient. « Ça met de l'ambiance, commente Bergman, maintenant répétons ! »

[...] La réalité est pleine de réalités, difficiles à appréhender, fugaces. L'art est la plus réelle des réalités. Les problèmes pratiques demandent des solutions pratiques. Avec l'aide d'un chef éclairagiste expérimenté, Bergman – et pas Dieu – choisit la lumière – bien que parfois l'on ait prétendu que Dieu était de la partie. Bergman répugne à parler de visions artistiques. Il préfère s'en tenir à son métier. Il connaît bien ses outils. La scène tournante, les projecteurs, la régie lumière, la console son, le budget, la publicité, la table de montage, l'appareil de projection, la machine à café, la grue, l'appareil de prise de son, l'éclairage et le cyclorama. [...]

[A la suite de démêlés avec l'administration fiscale suédoise, Bergman s'installe en Allemagne.] Comme l'a écrit le poète Carl Jonas Love Almqvist, le plus grand génie parmi nos brillants émigrants : « Seule la Suède a des groseilles suédoises. » Bergman a un faible pour les Krisprolls, ces petits pains croustillants suédois, et pour la crème aigre suédoise. Chaque samedi il s'offre un petit plaisir : deux biscuits au gingembre avec sa crème aigre, livrés par avion au fils prodigue. Les douaniers allemands ne comprennent pas. Le meilleur lait fermenté que l'Orient peut offrir se trouve en Allemagne, après tout. Ce n'est pas bon, le yogourt turc ? Bergman, à la table du petit déjeuner, lit les

journaux allemands. Brusquement il se lève et crie : « Seule la Suède a des groseilles suédoises ! » Son estomac a le mal du pays. [...] Il déteste Stockholm. Il aime Fårö. Il est presque aussi fou qu'il est sage. Il est son propre moteur. Le monde entier lui envoie des statuettes, des diplômes et des récompenses. Il embrasse des présidents, Mitterrand lui fait la bise. Il a Chaplin et Stravinsky au téléphone. C'est le succès. Le succès. Le succès. Le désastre ! Ingrid, son épouse, meurt. Autour de Bergman tout le monde émigre. La solitude prend des tons différents. Le vent tombe. La tempête fait rage. Le silence pèse. Il travaille sans relâche.

[...] Je le connais pour toujours mais je ne le connaîtrai jamais plus. Dans nos conversations silencieuses règne un tumulte complet, entre la soif de clarté et la poursuite de cette obscurité qui hantait toutes ses intuitions. La révélation vertigineuse que l'éternité est contenue dans l'instant. Ces moments de réalité avec Ingmar étaient si forts que parfois je doute qu'ils se soient jamais produits – peut-être est-ce moi qui les invente à l'instant même où je me sens touché par sa présence.

[...] Mon épouse Ulla et moi-même avons rencontré Ingmar pour la dernière fois le 13 juillet. Il ne voulait pas de visiteurs, mais quand nous avons demandé si nous pouvions venir le voir il a consenti, et nous avons pris l'avion pour Fårö. Il était là, couché dans son lit, et il était si beau. Il nous a embrassés et il a dit à Ulla des choses que je n'ai pas entendues. C'était profondément émouvant.

[...] Ingmar avait mis en scène ses propres funérailles dans les moindres détails. Nous qui étions présents faisons partie d'une œuvre d'art, pleine de révélations sur la vie et la mort. Les démons s'étaient calmés et nous tous, qui participions à cette cérémonie, étions remplis des rôles qu'il nous avait donnés – et du rôle que nous lui avions donné. [...] Je regarde arriver les anciens de Fårö qui portent le cercueil d'Ingmar. Il y a une petite côte, on dirait qu'ils émergent directement de la mer. C'est inoubliable.

© Taschen, 2008
« Les Archives d'Ingmar Bergman », sous la direction de Paul Duncan et Bengt Wanselius, Taschen, 592 p., 150 euros.